

ESPRIT

NOUVELLE SÉRIE

AMÉRIQUE LATINE ET CONSCIENCE CHRÉTIENNE

Chrétientés latino-américaines. . .	ENRIQUE DUSSEL
La notion sociale du temps . . .	RUDOLF REZSOHAZY
Sur le concept de révolution. . .	FRANÇOIS HOUTART
L'Église d'Amérique latine. . .	ENRIQUE DUSSEL
A la recherche de l'Amérique . . .	JOSUE DE CASTRO
Tâches de l'éducateur politique .	PAUL RICŒUR
Tâches de la pensée chrétienne .	C. TRESMONTANT
Théologie et sciences humaines .	YVES CONGAR

JOURNAL A PLUSIEURS VOIX

Anquetil. — Le tiercé. — Pouvoir temporel et pouvoir spirituel.
Les Rouyer. — Élections belges. — Le théâtre universitaire.
Sibelius. — Shakespeare.

CHRONIQUES

La marche de Selma.	JACQUES DOYON
La loge invisible.	PHILIPPE BOYER
Cinéma nippon (I)	MICHEL MESNIL

★

Souvenir d'André Déléage

LIBRAIRIE DU MOIS

Étranger : 6,40 F

JUILLET-AOÛT 1965

France : 6 F

7-8

Vers une histoire de l'Église d'Amérique latine

PAR ENRIQUE DUSSEL

L'HISTOIRE, événement humain, communautaire et temporel, quand elle est science, n'est pas seulement une information sur le passé, mais constitue au présent la conscience culturelle de chaque peuple. La conscience culturelle est l'attitude claire que chaque individu ou peuple prend, de manière plus ou moins profonde, par rapport à l'histoire. Quand un homme ne connaît pas l'histoire de sa vie, il perd son identité. Quand un peuple oublie son passé, il n'a pas de futur, parce que le futur — au plan intentionnel — est corrélatif du passé. Quand quelqu'un a conscience des dimensions de l'histoire, de l'histoire universelle, de l'histoire de sa nation, de sa région, de son histoire personnelle, il peut « se situer » devant le monde, y découvrir sa place ; il peut accomplir sa mission, sa vocation dans un sens pleinement humain. C'est pour cela que la science historique est le fondement de toute éducation.

Si on peut dire tout cela de l'histoire profane, on peut le dire encore plus de l'histoire de l'Église, parce que l'histoire de l'Église n'est pas seulement un événement anecdotique ou exemplaire, mais constitue la substance même du Dogme, le noyau de la Révélation. Être chrétien en Amérique latine, cela suppose que l'on sache prendre position vis-à-vis du fait de l'Histoire Sainte, du Règne de Dieu en Amérique latine même. Pourtant, il est possible chez nous d'étudier l'histoire du peuple juif, la communauté des premiers chrétiens, l'époque patristique, Constantin, le Bas ou le Haut Moyen Age, et enfin l'histoire de l'Église en Europe, mais quand nous en arrivons à nous demander comment nous devons être chrétiens

en Amérique latine, c'est le vide. Devant cette absence d'une histoire écrite de l'Eglise d'Amérique latine, bien des gens prétendent qu'effectivement, cette histoire n'existe pas ; il se produit alors dans la personnalité, une dualité dangereuse : le danger de vouloir être Européen en Amérique latine.

L'histoire de l'Eglise en Amérique latine n'a pas encore été écrite. Dans les quelques lignes qui suivent, nous voudrions seulement montrer les articulations centrales, les étapes, les hypothèses principales des différentes périodes qui ont constitué cette histoire. Elle comprend deux périodes nettement distinctes : la chrétienté coloniale et l'Indépendance ou « époque des nationalités ». Nous verrons rapidement les grandes étapes de ces deux périodes.

I

L'EPOQUE COLONIALE OU LA NOUVELLE CHRETIENITE HISPANO-AMERICAINE (xvi^e-xviii^e siècles)

Toute cette période est caractérisée par le choc entre les civilisations hispanique et préhispanique, et la constitution d'une nouvelle civilisation avec sa propre culture. Dans cette évolution de la civilisation et de la culture, l'Eglise a connu une position certainement ambiguë. Le système du « patronat ¹ » confiait aux rois d'Espagne et du Portugal la fondation et la direction de l'Eglise dans le Nouveau monde. La conquête de l'Amérique succédait à la reconquête de l'Espagne. Nous devons nous rappeler que Grenade a été définitivement prise aux Arabes en 1492 et que la découverte de l'Amérique prolongeait les découvertes commencées dans l'Atlantique orientale et en Afrique, à la fin du xv^e siècle. La croisade anti-islamique des Rois Catholiques se transforma en croisade missionnaire, pour convertir les Indiens des nouveaux royaumes découverts dans les Indes occidentales. L'Eglise est née ainsi sous la protection et aussi la domination de l'Etat catholique espagnol. Les impôts ecclésiastiques, la désignation des évêques, l'envoi des missionnaires, les limites des diocèses et des paroisses étaient du ressort du roi. Dès Ferdinand d'Aragon,

1. « Patronat » vient du mot espagnol *patronato*, qui désigne le système où le roi a le pouvoir de diriger et d'organiser l'Eglise dans toutes les nouvelles terres découvertes.

le système du « patronat » fut définitivement organisé ; ses successeurs, Charles Quint et Philippe II, réaffirmèrent encore les droits absolus de la couronne espagnole.

Les premiers pas (1493-1519).

Aucun prêtre ne participait à la première expédition de Colomb en 1492 ; cependant cette expédition prit possession de nouvelles terres sous le signe de la croix. Par la bulle *Piis fidelium* (26 juin 1493), le Pape donna tous les pouvoirs à Fr. Bernal Boyl, premier ecclésiastique arrivé aux Indes occidentales. Boyl, dès sa deuxième expédition, s'opposa à Colomb ; c'est pour cela qu'en 1494 il dut quitter le Nouveau Monde et retourner en Espagne. Il y avait laissé deux frères qui rentreront aussi en 1499. L'évangélisation de l'île d'Hispaniola (aujourd'hui Saint-Domingue) commença réellement en 1500 avec l'envoi de la première mission franciscaine qui, en 1502, fut renforcée par dix-neuf nouveaux religieux.

Le 15 novembre 1504, Jules II fonda trois diocèses : Bayguense, Maguence et Ayguacense. Le roi Ferdinand n'approuva pas cette fondation, parce que contraire au « patronat ». C'est seulement en 1511 que furent fondés, effectivement, les premiers diocèses américains : Saint-Domingue (archevêché en 1546), Conception de las Vegas (qui sera réuni à Saint-Domingue en 1527), dans la même île d'Hispaniola, et Porto-Rico. La découverte du continent permettra, en 1513, la fondation du diocèse de Sainte-Marie-du-Darien (futur diocèse de Panama). Durant toute cette période d'aventure et de pauvreté, l'Eglise se trouve en danger de trop s'identifier à la civilisation hispanique, qui s'oppose à la civilisation primitive des Caraïbes. Bartholomé de Las Casas sera justement la réaction prophétique à cette identification. C'est cependant à cette époque que s'effectuent les premières expériences de méthodes missionnaires. Mais l'*encomendero*¹ organise l'exploitation des Indiens, et le missionnaire trouve évidemment une grande difficulté à les évangéliser.

1. *Encomendero* : mot qui désigne le colon espagnol, auquel on attribue par voie administrative un nombre déterminé de travailleurs indiens.

Les missions en Nouvelle Espagne et au Pérou (1519-1551).

En 1519, Fernand Cortez commence la conquête du Mexique. Avec lui, collaborent Fr. Bartholomé de Oldemo, de l'ordre de la Merci, et le prêtre séculier Juan Díaz, qui prêchent le christianisme aux Indiens, avec certainement de grands défauts. C'est seulement en 1524, grâce aux « douze apôtres ¹ » que commence, pour la première fois en Amérique, une évangélisation en masse. Le 2 juillet 1526 arrivent sur le continent douze dominicains ; le 22 mai 1533 les augustins. En 1559, les franciscains avaient au Mexique 80 couvents, avec plus de 380 religieux ; les dominicains 40 maisons, avec 210 religieux ; les augustins 40, avec 212 religieux.

L'Empire aztèque avait profondément unifié le Mexique, et le *nahuatl* était la langue la plus répandue ; mais, en même temps, il existait beaucoup d'autres dialectes et langues. Les missionnaires passent très vite de la prédication par interprète, à l'apprentissage personnel des langues locales. Nous voyons à cette époque apparaître dans tout le Mexique une grande quantité de dictionnaires, de grammaires, de catéchismes, de sermons, en *nahuatl*, *tarasco*, *tlaxalteca*, etc. A partir de Panama, Pizarro et Almagro pénètrent pour la première fois dans le royaume de l'Inca. Ils touchent le continent sud-américain à Tumbez. Leur compagnon de conquête, le dominicain Vicente de Valverde, premier évêque de Cuzco érige le 15 novembre 1533, une croix au centre de Cuzco, capitale de l'Empire inca.

Les dominicains ont été les premiers à commencer le travail de mission. En 1539, Paul III organise l'ordre prêcheur dans trois provinces ; en 1544 il comptait déjà plus de cinquante religieux au Pérou. Les franciscains commencent un peu plus tard à s'organiser également et connaissent une extraordinaire diffusion dans les années qui suivent. Les augustins et l'ordre de Notre-Dame de la Merci s'occuperont également de la première évangélisation de l'archevêché de Lima. Au Brésil sera fondée, en 1551, le diocèse du Sauveur de Bahia.

En somme, vers 1550, par des moyens militaires ou religieux, on a pacifié les Indiens ; après une prédication quelquefois trop sommaire, on administre le baptême et on pense

1. On appela ainsi les premiers évangélisateurs du Mexique, qui étaient douze franciscains.

déjà à l'organisation des « réductions¹ ». Dès le xvi^e siècle, le saint évêque de Mechoacan, don Vasco de Quiroga, organise 120 « réductions » chez les Indiens Tarascos. Mais très vite, le système de la *encomienda*, surtout après l'échec des « nouvelles lois² », transforme les Indiens baptisés, en main-d'œuvre pour l'exploitation agricole et minière.

L'organisation de l'Eglise (1551-1606).

Cette période va du premier Concile provincial de Lima (1551-1552) à la mort de saint Toribio de Mogrovejo. Du premier Concile, organisé par Loaysa (1552), jusqu'au Concile diocésain de Comayaguen (1631), se tiennent en Amérique hispanique de très nombreux conciles qui donnent à l'Eglise une physionomie originale. Le Concile de Trente américain est le deuxième Concile péruvien (1567-1568), bien que le troisième Concile mexicain (1585) puisse être considéré comme de même importance. Cependant le troisième Concile provincial de Lima (1582-1583), réuni par saint Toribio de Mogrovejo, est le plus important de tous, surtout pour sa défense des Indiens et sa manière de comprendre l'évangélisation. Passée cette époque conciliaire, on n'édicterait plus, jusqu'en 1899, de règles ecclésiales adaptées à la réalité latino-américaine.

C'est surtout sous le prudent et missionnaire gouvernement de Zumarraga, qu'en 1532 et 1539 se tiennent des réunions d'évêques au Mexique, pour unifier le travail et défendre l'Eglise vis-à-vis du « patronat » espagnol, pour orienter l'œuvre des ordres religieux et organiser la mission d'une Eglise constituée.

Le Concile de Lima (1583) produira des réformes fondamentales dans le clergé. Il donnera plus d'autorité à l'épiscopat, il organisera mieux les missions parmi les Indiens. Les décrets du Concile exigent que tout missionnaire connaisse la langue des Indiens, que tout prêtre de paroisse étudie la langue des fidèles, « parce qu'il faut prêcher pour être compris ». On peut donner l'eucharistie aux Indiens, qui peuvent être prêtres aux conditions stipulées par le Concile de Trente. En 1537

1. « Réduction », c'est la « réunion » des Indiens auparavant dispersés ou nomades en *villages* organisés par les missionnaires.

2. Edictées en 1542, ces lois suppriment le système de l'*encomienda*. Cependant les « nouvelles lois » rencontrèrent une telle opposition qu'elles restèrent absolument inopérantes.

a déjà commencé l'organisation des universités à Saint-Domingue, puis au Mexique et à Lima. Des séminaires, des imprimeries, des bibliothèques sont aussi fondées. C'est surtout sous le gouvernement de Toribio de Mogrovejo qu'il y a une renaissance du clergé séculier, au point qu'on a de la peine à trouver des postes et des paroisses disponibles.

Les conflits entre l'Eglise missionnaire et la civilisation hispanique (XVII^e siècle).

Au XVII^e siècle, deux forces nouvelles prennent conscience peu à peu de leur fonction : l'épiscopat et le clergé séculier d'une part, les jésuites de l'autre, qui, étant directement subordonnés au Pape, organisent les missions à partir de Rome, sans intervention du roi. En plus, à partir de 1622, à travers la congrégation *De propaganda fide*, Rome cherchera la manière d'intervenir directement en Amérique hispanique ; cependant, elle ne pourra jamais accomplir ce travail directement. Rome devra toujours passer par l'Espagne pour atteindre l'Amérique hispanique.

L'épiscopat éprouve le « patronat » comme un système de servitude, et s'efforce de s'en libérer à l'occasion. Durant cette période, les missions progressent. C'est le siècle des « réductions » : réductions du Paraguay, sous la direction exemplaire de Lorenzana et Roque Gonzalez, mais aussi « réductions » du Brésil, du Pérou, de la Colombie, du Venezuela, du Mexique... C'est la première fois que de grandes régions de mission sont contrôlées exclusivement par l'Eglise, sans la médiation des armées hispaniques.

La décadence bourbonnienne (XVIII^e siècle).

Au traité d'Utrecht (1713), l'Espagne et le Portugal perdent la domination des mers. Il est évident que l'Eglise hispano-américaine a ressenti profondément la décadence espagnole, comme sa propre décadence. En plus, la crise de toute l'Eglise européenne au XVIII^e siècle rend le problème encore plus critique. Cependant, les missions s'ouvrent de nouveaux chemins. Au nord du Mexique, par exemple, les jésuites, en 1697, arrivent en Californie, mais après bien du travail, ils doivent abandonner l'entreprise. Fr. Junipero Serra (1713-1784), avec ses compagnons franciscains, commence l'évangélisation de cette région « comme aux premiers temps »

mexicains. De 1768 à 1770, avec seize franciscains, il organise des « réductions » de San Diego jusqu'à San Francisco. Les dominicains aussi installent des « réductions » en Haute-Californie. A cette époque, l'Amérique latine possède déjà de nombreuses universités. Celles de Saint-Domingue, du Mexique, de Lima, ont les mêmes droits et dignités que Salamanque et Alcalá. Mais le fait le plus important du XVIII^e siècle, est l'expulsion des jésuites en 1767 : 2.200 jésuites, l'élite du clergé hispano-américain, quittent le continent.

Il est impossible aujourd'hui de juger la « chrétienté coloniale » latino-américaine, dans les termes de la « légende noire », qui ne montre que l'aspect négatif de l'œuvre de l'Espagne et de l'Eglise et qui s'inspire surtout des protestations émises aux Caraïbes, par Bartholomé de Las Casas. La position dite « hispaniste », qui voudrait ne montrer que les aspects positifs du travail des missionnaires, est aussi insoutenable. Il est nécessaire de rétablir patiemment la réalité objective, de voir tout ce que cette histoire a d'héroïque et de positif, sans laisser de côté les erreurs qui produiront la décadence.

L'Eglise a implanté en Amérique latine une hiérarchie et un clergé créole, mais sans Indiens — voilà un point extrêmement faible —, des universités, de grands centres de formation. La discrimination, sociale plus que raciale, vis-à-vis des prêtres indiens, a empêché certainement une pénétration plus profonde de l'Evangile dans le peuple païen.

Doit-on parler d'une religion mixte, semi-païenne, dans la masse des Indiens et des métisses ?

a) Au plan profond de la foi, la masse indienne a certainement été touchée par l'effort missionnaire, et l'adoption de la foi chrétienne n'est pas superficielle ; mais ce n'est là que le commencement d'une christianisation, les premiers pas. Ce n'est pas une juxtaposition, une mixture, mais plutôt un « clair obscur », un « passage du paganisme » à la foi chrétienne, une initiation étendue sur trois siècles. Il faut beaucoup de temps pour qu'une foi collective — s'il existe rien de tel — soit acceptée dans la profondeur d'une conscience historique. La plus dangereuse difficulté a été l'union entre la civilisation hispanique (nécessairement pleine de scandales, comme toute civilisation) et la religion chrétienne.

b) Au plan des expressions, la liturgie catholique fut imposée. On a pourtant admis des paraliturgies, un très grand nombre de substituts (processions, cultes des morts et des

saints, ermitages locaux...) ; comme auparavant dans le monde chrétien né dans l'Empire romain, elles ont repris des éléments, des gestes, des symboles aux anciennes religions. Ces formes complémentaires permettent-elles de parler de religions mixtes ? Il nous semble que non, bien qu'un certain métissage au niveau populaire ait marqué la réaction de la conscience collective primitive à la méthode anti-synchrétiste de la *tabula rasa*. Mais cette conscience religieuse métisse disparaîtrait avec la pleine évangélisation. Il faut interpréter tout ce qui subsiste des anciennes religions païennes, désintégrées dans leurs structures profondes, comme la manifestation d'une conscience non encore entièrement chrétienne. Mais il faut voir aussi qu'où les missionnaires du xvi^e siècle ont évangélisé les peuples indiens, ces peuples sont restés jusqu'à présent chrétiens.

II

LA PERIODE DE L'INDEPENDANCE (xix^e-xx^e siècles)

Les jeunes communautés récemment émancipés doivent affronter une crise très complexe : naissance des nationalités, réorganisation politique, sécularisation, colonisation économique par le capitalisme libéral, principalement anglo-saxon.

L'Eglise, bien que désorientée parmi tous ces conflits, s'en tient à la défense de ses anciens privilèges, jusqu'au milieu du xx^e siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où, les ayant perdus en fait presque tous, elle commence une rénovation dont nous pouvons voir aujourd'hui seulement quelques premiers effets. L'évolution est la suivante : d'une part le « patronat » de la couronne d'Espagne est remplacé par une relation directe avec Rome, avec la transition du patronat national ou créole ; d'autre part, la « chrétienté » laisse la place à une société pluraliste et profane. L'Eglise ne peut plus agir par le moyen des Etats, mais par les institutions chrétiennes engagées dans la civilisation contemporaine.

L'histoire de l'Eglise latino-américaine, depuis l'époque d'indépendance, connaît deux étapes essentielles : la transition d'un système de chrétienté à une société pluraliste (1808-1898), la création par étapes de nouvelles institutions pour évangéliser la civilisation contemporaine (depuis 1899).

Les guerres d'indépendance (1808-1825).

L'Eglise, le clergé créole surtout, aussi bien séculier que régulier, prit une part essentielle aux guerres d'indépendance, bien que l'épiscopat ait adopté une position plus ambiguë. Les évêques choisis et nommés par les rois ont été bien des fois leurs partisans, mais certains évêques ont appuyé la cause de la liberté. Les nouveaux gouvernements, gardant une position conservatrice, se sont attribué le bénéfice du « patronat » exercé auparavant par la couronne. C'était une question de pouvoir et de prestige. Mais en même temps a commencé la sécularisation : irruption, dans le cadre de la mentalité coloniale, des influences du libéralisme français et de l'*Aufklärung*.

La guerre d'indépendance a connu deux étapes. La première étape (1810) signifie la libération des colonies par rapport au gouvernement constitué dans l'Espagne occupée par Napoléon ; mais en 1814, l'actuelle Argentine seule reste indépendante. Ce n'est qu'entre 1820 et 1826 que les autres colonies sont libérées. Il en résulte une désorganisation totale de la hiérarchie, des paroisses, des séminaires, des universités, la perte des biens d'Eglise, de beaucoup de bibliothèques et surtout d'un esprit de prière, de compréhension et d'amour nécessaire à la mission. Un esprit de lutte se répand, qui nuit à l'extension de l'Evangile. Bien que les nouveaux Etats conservent encore dans leurs constitutions, des formules comme « défendre comme l'unique religion la catholique, apostolique, romaine », dans beaucoup de pays, l'épiscopat a presque disparu.

La crise s'approfondit (1825-1850).

Cette période voit le retour à une position plus traditionnelle, encore conservatrice, et surtout la reprise de contacts avec Rome. Dans l'encyclique *Etsi longissimo* (30 janvier 1816), le Pape Pie VII, fidèle à la Sainte Alliance, présente encore les révolutionnaires comme les promoteurs des séditions (*in seditiosis*) et les critique très négativement. Mais après l'échec de Fernand VII, informé par l'évêque Lasso de la Vega et Orellana, le Saint-Siège inaugure une nouvelle politique : Rome commence à nommer directement des évêques (*in partibus*, encore, pour ne pas blesser les rois d'Espagne). Le 18 janvier 1827 seulement, les six premiers évêques sont consacrés par le Pape Léon XII (*in partibus* pour la Grande-Colombie). Le 28 février 1831, Grégoire XVI choisit les six

ENRIQUE DUSSEL

premiers évêques résidentiels du Mexique, et bien vite, la hiérarchie se réorganise dans toute l'Amérique latine, cependant que l'instabilité politique et économique s'installe sur le Continent.

La rupture se produit (1850-1898).

Au niveau de la civilisation, l'influence américaine et anglaise est ressentie dans les écoles, les méthodes techniques, l'industrie, le commerce. Au niveau de la culture, c'est la France qui fournit les nouveaux éléments d'inspiration : le romantisme, le positivisme, le laïcisme. Au niveau social, l'oligarchie créole domine la situation. Quelques groupes socialistes apparaissent parmi les immigrants urbains et les prolétaires industriels. A partir de 1850, se produit la rupture avec le passé, avec la chrétienté coloniale. En Colombie, c'est en 1853 que les libéraux arrivent au pouvoir et que la séparation entre l'Eglise et l'Etat est proclamée. Au Brésil, où les libéraux ont gouverné déjà pendant quelque temps, la constitution républicaine date de 1889. En Argentine, le libéralisme s'organise avec Mitre. Avec Perez, les libéraux prennent le pouvoir au Chili en 1861. Les *Colorados* dominent en Uruguay de 1852 à 1903. Sur le plan culturel, c'est dans le positivisme et l'enseignement laïc (par exemple, en Argentine, la loi de 1884) que se produit la rupture avec le passé. Au Mexique, la Constitution de 1857 consomme déjà l'éloignement de l'Eglise et de l'Etat ; le groupe de la réforme s'oppose aux continuistes. Après Juarès et Díaz, la révolution rurale indienne de Zapata et Pancho Villa annonce 1917 ; alors commence la plus importante persécution contre l'Eglise catholique. L'ancienne pastorale de la chrétienté coloniale est sans prise sur les immigrants européens et les paysans déracinés qui affluent vers les villes. Les universités sont aux mains des positivistes et des partis politiques libéraux. La fin du XIX^e siècle est pour le catholicisme un moment angoissant, marqué d'un désespoir tragique.

L'Eglise en face d'une civilisation profane et pluraliste (depuis 1899).

En 1899, se réunit à Rome le premier Concile plénier latino-américain, à l'initiative de Monseigneur Casanova du Chili (lettre apostolique *Cum diuturnum*). Treize arche-

vêques, quarante et un évêques assistent au premier Concile continental de l'Eglise catholique. On parle, comme quelques siècles auparavant, du problème du paganisme, de la superstition, de l'ignorance religieuse, et aussi du socialisme, de la presse, etc. Le résultat le plus important est de montrer la renaissance d'une conscience commune de l'épiscopat latino-américain. Il nous semble qu'il faut clore cette période avec une autre réunion épiscopale : la Conférence générale de l'épiscopat latino-américain, réunie à Rio de Janeiro, du 25 juillet au 4 août 1955. Cette conférence est le fondement de la pastorale actuelle, et, pensons-nous, du travail futur. L'Amérique latine chrétienne retrouve peu à peu son unité, représentée par le Conseil épiscopal latino-américain (C.E.L.A.M.).

Entre le Concile de Rome et la Conférence de Rio, deux événements capitaux marquent l'apparition de certaines minorités chrétiennes militantes : l'Action catholique naît autour de 1930 (en 1930, l'Action catholique est fondée en Argentine, en 1935 à Costa Rica, en 1938 en Bolivie...). C'est le fruit de quelques mouvements isolés au XIX^e siècle, comme par exemple, l'Association catholique de Félix Frias (1867), ou le Congrès catholique mexicain de Trinidad Santos (1903). Après la deuxième guerre mondiale, il y a une forte expansion de l'Action catholique spécialisée, principalement de la Jeunesse ouvrière chrétienne et de la Jeunesse universitaire chrétienne (J.O.C. et J.U.C.), dans quelques pays de la Jeunesse agricole chrétienne (J.A.C.), le Chili étant le prototype de cet important mouvement. La rénovation intellectuelle a suivi un chemin analogue. Les penseurs chrétiens isolés au XIX^e siècle, par exemple Manuel Estrada, Mamerto Esquiú, Jackson de Figueiredo, Trinidad Santos, etc..., ont été relayés par des groupes, des organisations, même des universités, des revues philosophiques, théologiques, etc..., ce qui nous permet de dire que la pensée chrétienne en Amérique latine est déjà une réalité, sans être encore absolument mûre. Tristao de Ataíde, par exemple, au Brésil, est un exemple de cette génération. Le positivisme a forcé à reconsidérer certaines positions ; on en voit déjà les effets bénéfiques.

Au niveau social, la Confédération latino-américaine des syndicats chrétiens (C.L.A.S.C.) est un témoignage du travail réalisé en quelques années. Aujourd'hui, les instituts chrétiens d'investigation sociale et la publication d'expériences individuelles ou collectives ne sont pas rares. Le dialogue avec le marxisme commence à produire quelques effets. Quelques minorités catholiques ont compris l'importance essentielle

de l'engagement politique. Là aussi le Chili est un exemple. La renaissance de la vie contemplative, théologique, liturgique, biblique, catéchistique, paroissiale, mériterait une étude à part. Ce sont en réalité les sources de la rénovation contemporaine.

Le grand problème actuel en Amérique latine, c'est le rapport entre une minorité effectivement catholique et une masse baptisée nominalement ou approximativement catholique ; une foi consciente et une foi primitive, que le théologien a scrupule à appeler *foi*. D'autre part, certains « conservateurs » voudraient retourner à la chrétienté coloniale, où le christianisme, parce qu'il était la réalité sociale majoritaire, imposait ses jugements, ses structures de foi, par la pression sociologique. Cette mentalité conservatrice s'oppose à tous ceux qui, en ayant pris une conscience personnelle de leur foi, ne se sentent plus solidaires du passé colonial, mais bien plus de la civilisation technique et pluraliste qui se constitue progressivement.

La seule manière de faire vivre le catholicisme dans la masse, c'est les institutions chrétiennes. C'est autour de ces institutions que se pose aujourd'hui, la question la plus brûlante. Quelques-uns voudraient conserver les anciennes structures paroissiales, éducatives, sociales ; les autres, par contre, veulent réformer ces institutions pour les adapter aux temps actuels. Des groupes de prêtres ou de laïcs se constituent sur la base d'affinités, de relations familiales, d'une communauté de formation.

Il nous faut regarder la réalité attentivement, à la lumière de la foi, éclairée par l'histoire, par l'histoire sainte. L'histoire nous montre que le passé est irréversible et que prétendre consolider des institutions inefficaces, c'est lutter contre le courant, c'est gaspiller de l'énergie. Il faut connaître le monde pluraliste et créer les institutions dont il a besoin, pour que l'Évangile puisse accomplir sa fonction dans le présent. Cela exige évidemment, d'abandonner bien des méthodes, des manières, des structures de chrétienté ; il faut recommencer — comme les premiers chrétiens dans l'Empire romain — à agir dans une civilisation universelle, dont l'Amérique latine n'est qu'une partie, chaque jour un peu plus.

Étant donné la complexité de ces réalités, l'éducation des générations nouvelles est essentielle, en même temps que la découverte d'une théologie éminemment missionnaire, qui puisse s'exprimer à un niveau profond et rendre compte de la société temporelle, profane, pluraliste, mondiale. Il faut

exprimer les structures essentielles du christianisme avec un grand respect de la liberté d'autrui.

Les défauts actuels du « catholicisme » de la masse latino-américaine ne doivent pas être attribués seulement aux défauts de l'évangélisation initiale, ni au fait que l'Eglise a été trop vite organisée, ni à une infériorité congénitale de l'homme latino-américain. L'Eglise latino-américaine a été solidaire de la civilisation latino-américaine ; avec elle, elle a fleuri, elle est tombée et, nous semble-t-il, commence à renaître. La stagnation bourbonnienne, la décadence chaotique du *xix^e* siècle, la persécution systématique des libéraux, ont purifié, appauvri et débilité l'Eglise. Aujourd'hui, il lui est impossible d'accomplir les fonctions d'une Eglise de chrétienté ; les événements l'obligent à prendre l'attitude d'une Eglise missionnaire, bien que beaucoup, et quelquefois la majorité, veuillent nier cette position. Cette mission, une minorité chrétienne l'accomplira, agissant dans une civilisation profane et pluraliste. Il n'y a pas de place pour un optimisme facile, parce que la situation est angoissante, non plus que pour le pessimisme, parce que la rénovation a commencé ; mais pour l'Espérance, tendue vers le futur eschatologique.

Enrique DUSSEL.